

DES NOUVELLES DE :

➤ **Stephen BRUN**



Moi, je...

STEPHEN BRUN



“Quand je me faisais virer d’un entraînement, que j’insultais un coach, je me sentais mal dans ma peau, je ne dormais pas, mais ça ne m’empêchait pas de recommencer : j’avais ce vice”

Stephen Brun (2,02 m, 37 ans), aujourd’hui consultant *SFR Sport* et *RMC*, c’est quinze sélections en équipe de France, c’est un double champion de Pro A (Nancy 2011 et Nanterre 2013) et de Pro B (Brest 2005 et Boulogne 2014). C’est une grande gueule, une réputation de joueur ingérable. Comme une carapace. L’homme est à fleur de peau, d’une sensibilité extrême, touchante. Durant l’interview, l’émotion semblait toujours présente. Elle se lit dans ses mots.

PROPOS RECUEILLIS PAR YANN CASSEVILLE, À PARIS



Je suis né à Caen à la mi-temps d'un match de mon papa. Il était basketteur au CBC, avec

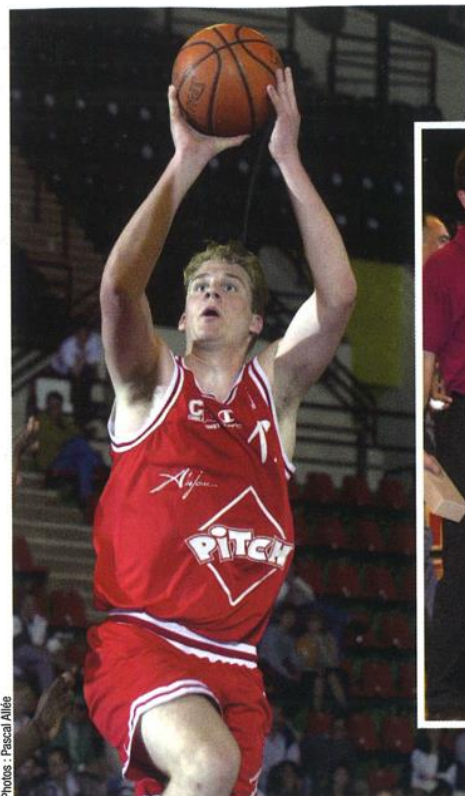
George Eddy. Je me rappelle de ce Palais des Sports, d'Abdou Ndiaye, de Jean Galle, de Bob Riley, mais c'est très loin. Ensuite, mon père a été manager général au Mans, à l'époque c'était le SCM, à La Rotonde. J'allais à tous les entraînements, je jouais pour le plaisir, mais j'étais tennis, tennis, tennis. Depuis deux-trois ans, j'y repense souvent et j'ai des regrets : j'aurais peut-être dû continuer le tennis plutôt que de faire du basket. J'étais un bon espoir, cinquième Français à 12 ans. Un sport individuel me correspondait plus, moi qui suis intransigeant avec moi-même et avec les autres.

Au tennis, si tu es mauvais, ta raquette va ramasser – et c'était le cas – mais tu ne peux blâmer personne d'autre. Avec l'âge, je me dis : putain, le tennis, c'est quand même mon truc. Je regarde Roger Federer, mon idole, j'ai des vibrations incroyables.

À l'école, sur mes bulletins scolaires, c'était toujours : a du potentiel mais ne travaille pas. Je m'ennuyais. J'ai pris des exclusions de trois jours parce que je n'allais pas à l'école. Faire rigoler les mecs était mon but premier. Dès qu'il y avait une connerie à faire, j'étais là. En plus, quand tu es grand, ce n'est pas facile, les ados entre eux sont méchants. C'était la grande girafe, la grande perche, tout ça... Donc pas forcément bien dans ma peau, pas confiance en moi, timide, très grand timide. Faire le con était peut-être une façon de le cacher. Mais mes camarades m'appréciaient. Un jour où je n'étais pas là, c'était l'élection des délégués et tout le monde a voté pour moi. Je me suis tapé des conseils de classe devant des profs qui me mettaient des mines en pleine tête.

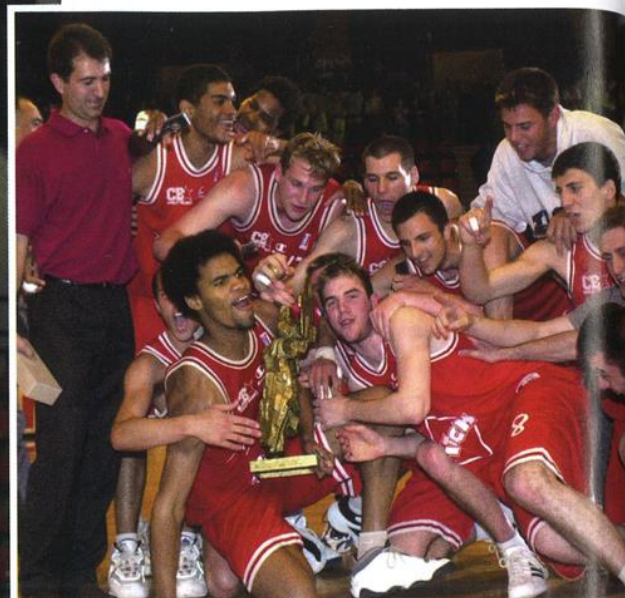
L'ESPOIR À CHOLET

J'ai arrêté le tennis à Annecy le jour où mes parents ont divorcé. Ça m'a fait beaucoup de mal, c'est aussi là que je suis devenu caractériel. Même aujourd'hui, je crois que je n'ai toujours pas accepté le divorce. Je suis resté vivre avec ma maman et inconsciemment, j'ai eu envie de faire comme mon père : du basket. Je suis arrivé dans un petit club, benjamin,



Photos : Pascal Allié

Espoir avec Cholet en 2000, avec qui il remporte le Trophée du Futur (ci-contre, juste au-dessus de Claude Marquis, trophée en mains).



minime, cadet, surclassé en sénior départemental, j'avais 17 ans, je jouais contre des vieux dans des villages et je mettais des cartons. J'ai fait un essai à Cholet et j'ai été pris.

Quand j'arrive à Cholet, physiquement j'explose. Je passe de deux entraînements par semaine à deux par jour. Je suis en souffrance, blessé, mais je m'accroche. Il y avait du beau monde, avec Olivier Bardet, Cédric Ferchaud, Pierre Brochard, Claude Marquis, Cyril Akpomedah, Mike Gelabale... J'ai beaucoup joué au poste 3, de quoi développer des qualités de lecture de jeu, de dribble, mais pas de pick'n'roll, je n'ai jamais su en jouer un de ma vie ! (Il rit) Par contre, j'ai toujours été quelqu'un d'adroit naturellement. Au tennis, à la pétanque, aux fléchettes, j'ai un formidable touché. J'ai cette adresse avec mes mains alors qu'avec mes pieds je suis dramatique. On a gagné deux fois le Trophée du Futur et j'ai été pris en équipe de France U20. En préparation en Espagne, je dois défendre sur Pau Gasol. Très fin, grand, poste 3, un ovni ! Pour l'Euro, on a eu plein de pépins, des blessés, on a fait venir des gamins de la génération suivante, dont Boris Diaw, et on a fini huitième.

LE JOUEUR INGÉRABLE

J'étais un petit branleur de 20 ans qui pensait être meilleur que tout le monde, finalement je suis prêt à Mulhouse en Pro B. Je découvre le monde pro : exigence de résultats,



joueurs étrangers, concurrence. J'ai eu la chance d'avoir Cédric Ferchaud, qui m'a pris sous son aile, comme Germain Castano. Mais lui, pas pour le côté sportif, il m'a fait découvrir l'autre côté : la nuit, les femmes. Et puis tu découvres des villes, des salles, et tu gagnes de l'argent. À Cholet, je dépensais plus que ce que j'avais, j'ai changé douze fois d'opérateur téléphonique parce que je ne payais pas les factures donc j'allais chez un autre. Il a fallu éponger toutes ces dettes. Beaucoup des sa-
laires de Mulhouse, je n'en voyais pas la couleur,

"À BREST, IL Y A UNE RUE EN PENTE AVEC AU MOINS CINQUANTE BARS. QUAND ON EST CHAMPION, FORMIDABLE IDÉE DE PERO VASILJEVIC : LES GARS, ON MET NOS MAILLOTS, ON PART DU HAUT DE LA RUE ET ON S'ARRÊTE À CHAQUE BAR POUR BOIRE UN CANON. À LA MOITIÉ DE LA RUE, J'ÉTAIS SEC."

j'ai été interdit bancaire. Ça m'a servi de leçon. Sportivement, l'équipe tournait mal. Je marchais sur tout le monde à l'entraînement mais je ne jouais pas en match donc j'étais frustré. J'étais un petit con, je n'écoutais pas le coach, Jamel Benabid, qui a été remplacé par Philip Szanyiel. Moi qui dis souvent les choses à des moments où il ne faut pas, à l'entraînement, j'explose, je me fais virer une semaine. J'ai été suspendu, j'ai insulté Philip Szanyiel,

Champion de Pro B, avec Brest, à Bercy en 2005.

qui m'a insulté en retour. Là, je commence à me tailler une réputation de joueur ingérable. Beaucoup disent qu'en dehors du terrain, je suis un mec gentil, souriant. Mais je ne sais pas pourquoi, dès que je rentre sur un parquet, c'est un autre Stephen Brun, qui peut disjoncter, être ingérable, insulter avec des mots très durs. Frédéric Sarre, à Gravelines, m'a dit une phrase dont je me rappellerai toujours : «*Il y a des jours où je rentrais chez moi après l'entraînement et je vomissais parce que tu avais été infect, alors que tu es le genre de mec avec qui je peux aller boire dix bières dans un bar*». J'avais ce vice de pousser les gens à bout pour voir où est leur limite. Quand je me faisais virer d'un entraînement, que j'insultais

un coach, que je m'embrouillais avec un coéquipier, je rentrais chez moi et je n'étais pas bien dans ma peau, je n'arrivais pas à dormir. Mais savoir que ça me mettait dans un tel état ne m'empêchait pas de recommencer. J'en ai beaucoup souffert.

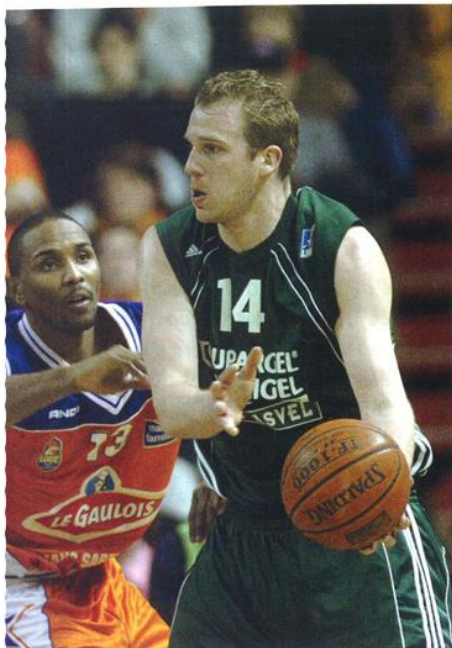
Pour me tenir à carreau, j'avais besoin d'un coach qui me faisait peur. J'en ai eu deux. Yves-Marie Vérove à Brest, parce qu'il pouvait me mettre un coup de couteau, pour de vrai (il rit), et à côté il avait ses fils, Jimmy et Frank. Le deuxième, c'est Slobodan Subotić à Split, un grand Slovène, un de ces mecs de l'Est avec le visage froid qui impose le respect. Les autres n'avaient pas cette autorité sur moi, donc j'allais au bout des coaches. Ça m'a presque coûté une amitié. Avec Germain Castano à Boulogne, on perdait, je bazardais les entraînements, à me battre avec pas mal de joueurs. Travailler avec son ami est compliqué. Si c'était à refaire, je ne le referais pas.

LA RENAISSANCE À BREST

Avec cette réputation, j'ai galéré pour trouver un autre club. Je suis allé à Nantes, ça ne s'est pas bien passé, je me suis fait virer quelques jours. J'étais grillé en France. Lausanne m'a contacté. Mon agent m'a dit que c'était ma dernière chance : la Suisse, ou le basket, c'est fini. Je suis parti pour 500 € par mois, manger au restaurant chez un sponsor du club,



Pascal Allié



Photos : Pascal Allie

et un appartement. Mes amis d'Annecy venaient souvent, sinon je m'ennuyais la journée. On avait un entraînement le soir, pas de possibilité avant, mes coéquipiers étaient banquiers et arrivaient en costume-cravate. En match, je shootais tous les ballons. Ça m'a relancé d'un point de vue basket mais c'était une bonne galère.

Brest m'appelle, je fais une demi-saison plutôt sympa et je reste la saison suivante. Et là, c'est parti. Je me rends compte que je suis passé très près de la fin de carrière à 22 ans, tout s'emboîte parfaitement, on fait une saison dingue. Pourquoi ? Déjà, on est parti en stage de préparation, nous, plus petit budget de Pro B. Quand tu vas de Brest à Temple-sur-Lot en Renault Espace, ça crée des liens. Une saison formidable – ce qui ne m'a pas empêché de vouloir me battre avec la moitié de l'équipe –, toute une ville derrière nous... Magique ! Et on faisait la fête, on avait de sacrés loustics. Il n'y a pas un patron de bar à Brest qui ne nous connaissait pas. Il y avait une rue principale, en pente, avec au moins cinquante bars, et quand on est champion, formidable idée de Pero Vasiljevic : «*Les gars, on met nos maillots de match, on part du haut de la rue et on s'arrête à chaque bar pour boire un canon !*» À la moitié de la rue, j'étais déjà sec. Mais on a fini ! À la fin je trichais, je jetais les verres dans les fleurs.

LES 25 000 € À SPLIT

La signature à l'ASVEL est un grand moment. C'est un club historique, et quand tu passes de Marcel-Cerdan à Brest à l'Astroballe, tu

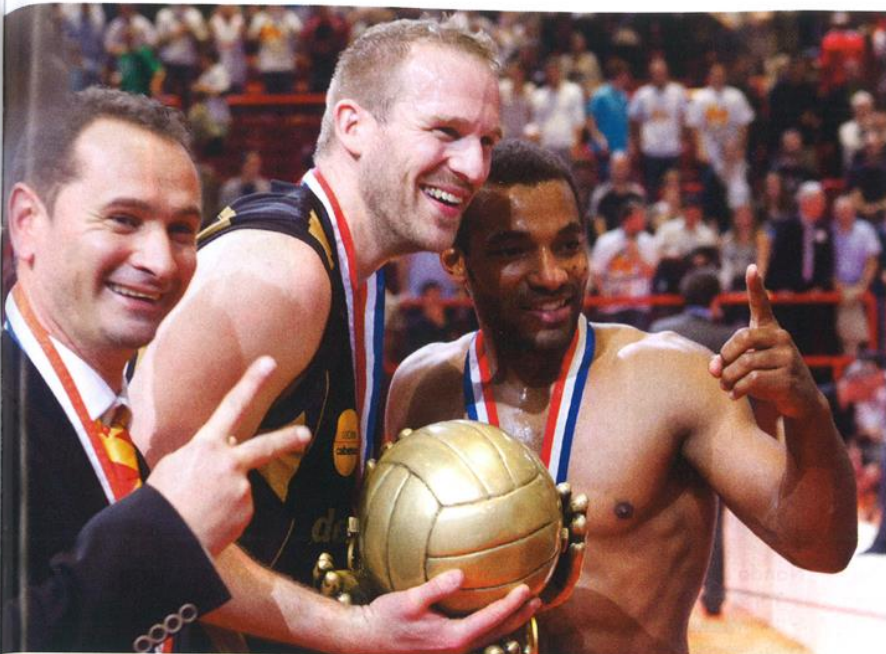
Avec l'ASVEL en 2006 et Gravelines en 2008.

changes de dimension. Sportivement, je ne joue pas beaucoup, je suis rookie en Pro A. J'ai une deuxième année de contrat mais ça ne me convient pas. Aujourd'hui, quand je recroise Antony Thiodet, à l'époque directeur sportif, il me dit : «*Personne d'autre ne m'a fait ce que tu m'as fait. C'est ta première saison en Pro A, tu es à l'ASVEL, pour deux ans, on veut te garder, tu viens dans mon bureau, je n'ai pas le temps de parler que tu dis : je me barre !*» Je suis parti à Gravelines, parce que j'avais des potes là-bas : David Gautier, Jérôme Schmitt, Pacc' Morlende, Thomas Dubiez... Avec tous ces Français, plus Rashon Turner, Uche Nsonwu, Dainius Adomaitis, Pat Carroll, Rickey Paulding, on avait une équipe hors norme. Mais on arrache les playoffs au buzzer et la deuxième saison est cata. Comme on perdait beaucoup, je faisais la gueule, les supporters ne gardent pas une bonne image de moi. Après une défaite, j'ai toujours été impacté. Quand je rentrais chez moi, il ne fallait pas m'adresser la parole. J'ai fait souffrir beaucoup de proches. Les gens se disent : il est sportif, il gagne bien sa vie, s'il perd il s'en fout. Mais ils ne comprennent pas

“EN DEHORS DU TERRAIN, JE SUIS GENTIL, SOURIANTE. MAIS DÈS QUE JE RENTRE SUR UN PARQUET, C'EST UN AUTRE STEPHEN BRUN, QUI PEUT DISJONCTER, ÊTRE INGÉRABLE. FRÉDÉRIC SARRE M'A DIT : IL Y A DES JOURS OÙ TU M'AS FAIT VOMIR PARCE QUE TU ÉTAIS INFECT.”

que c'est notre vie. Les coaches, c'est pire, ils se retapent le match dix fois. Le pire métier, c'est femme de coach.

Derrière, j'ai envie de partir à l'étranger. Split me tombe sur le coin du nez, et ça fait tilt, parce que Jugoplastika, Toni Kukoč, Dino Radja... Ça fait partie de mes grands souvenirs. La salle était la même, j'avais Radja comme président, la ville est magnifique, je suis encore en contact avec le coach Subotić, ma voisine était la sauteuse en hauteur Blanka



Nicolas Dohri/SLUC Nancy

Premier titre de champion de France avec Nancy en 2011. Il en remportera un autre avec Nanterre en 2013 (ci-dessous).

Vlašić... Ça s'est mal terminé parce qu'à un moment donné, ça reste notre métier, il faut des rentrées d'argent. J'ai touché les deux premiers mois, rien les trois suivants. J'ai réagi à la Stephen Brun : du jour au lendemain, j'ai pris ma valise, j'ai donné télé, Playstation, vêtements à un coéquipier, qui m'a emmené à l'aéroport, et je me suis barré. Je rentre en France, Nancy me contacte, mais il faut une lettre de sortie de Split. Et là Split m'appelle :



Claire Marceau/Nanterre 92

«Tu veux jouer à Nancy ? On va t'envoyer un fax, que tu vas signer, disant que tu renonces aux 25 000 € que l'on te doit. Sinon, pas de lettre de sortie.» J'ai signé.

LA RUSE DE JEAN-LUC MONSCHAU

Nancy, c'est une ville qui m'a marqué, ville merveilleuse, et le SLUC est un club magnifique : la salle est belle, les supporters la remplissent, les gens dans les bureaux sont dévoués. J'ai le plus grand respect pour Jean-Luc Monschau. Certes, il avait des équipes hors normes, mais il a dominé le championnat pendant des années. Et il a su me gérer. Sous ses airs de gros nounours, il avait de la poigne, et il a toujours su prendre des joueurs qui contrôlaient le vestiaire. Ricardo et Jeff Greer étaient des coéquipiers exceptionnels, faisant en sorte que le groupe soit en osmose ; tous les dimanches soirs, on allait manger chez l'un des deux. Et Jean-Luc était à l'écoute des joueurs. Combien de fois, j'étais fâché contre lui, il me convoquait, je me disais que j'allais tout arracher dans son bureau, mais il a cette faculté à te parler et à t'endormir, psychologiquement, comme un politicien, à trouver les bons mots, pour qu'au bout de cinq minutes il ait retourné la situation à son avantage.

Une anecdote montre à quel point il est fort pour tout manigancer. On est à une semaine des playoffs, la saison où on est champion. Cédric Heitz, l'assistant, arbitre un entraînement. Il ne siffle pas une faute, une deuxième, une troisième, je le regarde mal, il me dit : «*Qu'est-ce que t'as à me regarder ?*» Je m'approche, le pousse, prêt à me battre. Jean-Luc me vire de l'entraînement. Le lendemain, je me pointe, il me dit : «*Non, tu ne t'entraînes pas, viens dans mon bureau*». Cédric était là, je lui présente mes excuses, il ne les accepte pas. Jean-Luc dit : «*Cédric n'accepte pas tes excuses donc je vais devoir te virer du club. Je vais convoquer les mecs pour leur annoncer*». Je me mets dans la pièce à côté, mais j'écoute au mur la réunion, il y a Jean-Luc, Cédric et tous les joueurs. Jean-Luc dit : «*Ce qui s'est passé est inacceptable donc j'ai pris la décision de virer Stephen*». Akin Akingbala prend la parole : «*Non, on a besoin de lui, il fait partie de la famille*». Tremmell Darden parle aussi, John Linehan aussi, trois, quatre joueurs... Et là – les mecs m'ont raconté – Jean-Luc se tourne vers

Cédric : «Tu as vu Cédric, je ne peux pas aller à l'encontre de l'équipe, je suis désolé, Stephen va devoir rester». Je suis sûr qu'il avait préparé son coup, il savait qu'il y avait une énorme entente dans le groupe et que les cadres parleraient. Ces mecs m'ont sauvé la vie. Derrière, on est champion.

LA MÉSENTENTE AVEC PASCAL DONNADIEU

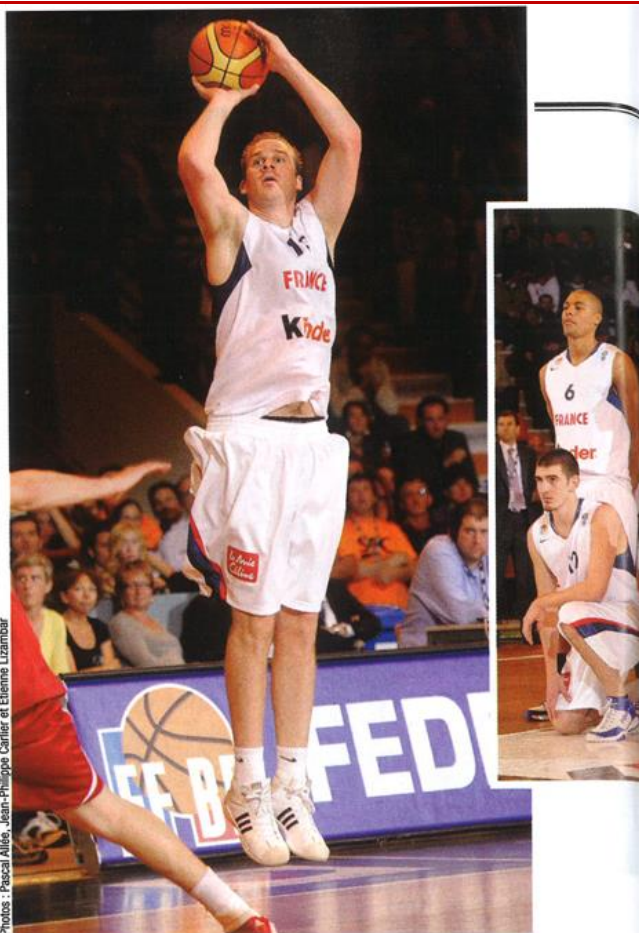
C'est difficile de classer les titres. Il y en a deux en balance : Nancy et Nanterre. Pour le match 4 avec Nanterre, j'avais fait venir mes parents – qui, divorcés, ne se parlaient plus depuis X années. Les voir côte à côte dans les tribunes, première fois depuis plus de vingt ans, ça m'a rappelé des souvenirs ; j'ai toujours eu l'espoir, même aujourd'hui, même si ça n'arrivera pas, qu'ils se remettent ensemble. Mon frère était là aussi, c'était la famille que j'aurais rêvé avoir à Noël. Ce titre est spécial pour ça.

Le plus grand regret de ma carrière, c'est de ne pas avoir continué avec Nancy et Nanterre après le titre. Ne pas avoir fait l'Euroleague est une souffrance. Je m'en fichais de ne jouer que dix minutes, je voulais juste être là, voir ces salles, ces grands champions, entendre l'hymne. Ne pas vivre ces moments m'a déchiré. Après Nanterre, j'en ai pleuré des jours et des jours. Que Nancy prenne un joueur meilleur que moi, et Adrien Moerman l'était, je le comprends. Nanterre, ça a été plus dur à avaler. Avec le titre, tout est beau à la fin, mais Pascal (Donnadieu) avait souffert une année et le titre n'équilibrait pas toutes mes conneries, mes clashes, donc il ne m'a pas conservé. Là où j'ai quelques reproches, c'est qu'il ne m'a jamais dit clairement les choses. J'ai un premier entretien dans son bureau, avec Franck Le Goff. Pascal tourne autour du pot, au bout de trente secondes je dis : «C'est bon, j'ai compris». Je leur serre la main et me barre. Je rentre chez moi, il me rappelle, il appelle la mère de mon fils : «Stephen est parti, on n'a pas eu le temps de lui parler». J'ai un deuxième rendez-vous, encore une fois il ne dit pas : c'est fini. «Peut-être qu'on va partir sur autre chose, je ne sais pas, pars en vacances et on se revoit à la rentrée.» Ensuite, troisième

En 2008, avec l'équipe de France lors de éliminatoires de l'Euro 2009.

Debouts (de gauche à droite) : Dounia Issa, William Gradit, Sacha Giffa, Ronny Turiaf, Stephen Brun, Claude Marquis et Tony Parker.

Accroupis : Nando De Colo, Tariq Kirksay, Yakhouba Diawara, Steed Tchicamboud et Yannick Bokolo.



Photos : Pascal Allié, Jean-Philippe Canlier et Étienne Lizambar

rendez-vous. «Pascal, dis-moi clairement que tu ne veux pas me garder.» Il finit par me le dire. Mais il savait que j'étais en souffrance et il veut toujours trouver les phrases pour me reconforter, il dit : «Si jamais j'ai besoin de toi, je peux te passer un coup de fil ?» «Non, laisse-moi tranquille.» Je suis parti, c'était terminé.

LES LARMES EN BLEU

Je n'ai pas joué en Euroleague, mais en portant le maillot bleu, j'ai réalisé à 100% mon potentiel. Je fais l'équipe de France A' en 2005. L'été suivant, Claude Bergeaud m'appelle : «Je te prends dans le groupe, juste pour que tu prennes la température ; il y a Boris Diaw et Flo Piétrus devant toi, c'est injouable». Je fais le stage à Divonne-les-Bains, un tournoi à Strasbourg, des joueurs sont coupés avant moi, Patrick Beesley me dit qu'il a besoin de mon passeport pour le visa, donc peut-être que... En fait, je suis le dernier coupé, avec Vincent Masingue et Michel Morandais. Ensuite en 2008, j'ai fait la campagne avec Michel Gomez, Tony (Parker) est revenu à la fin de la prépa, mais Flo et Boris n'étaient pas là, il n'y avait quasiment que des joueurs de Pro A. On n'avait pas une bonne équipe. Je jouais vingt minutes, et avec tout le respect que j'ai pour moi, je ne peux pas jouer vingt minutes dans la grande équipe de France. Le dernier match, à Beaublanc, Tony met 37 points contre la Turquie, on perd, on n'est pas qualifié (à l'Euro 2009 ; la France devra passer par des qualifications l'été suivant). On prend

SON PARCOURS

Cholet (1999-2001), Mulhouse (Pro B, 2001-02), Nantes (Pro B, 2002-03), Lausanne (Suisse, 2003), Brest (Pro B, janvier 2004-2005), Lyon-Villeurbanne (2005-06), Gravelines-Dunkerque (2006-08), Split (2008), Nancy (février 2008-2011), Nanterre (2011-13), Boulogne-sur-Mer (Pro B puis Pro A, 2013-15), Cholet (2015-16)



un avion privé pour aller à une soirée Nike sur un bateau à Paris, on se retrouve avec Sacha (Giffa) et Tony, je bois quelques canons et je me mets à pleurer. J'étais effondré de ne pas avoir qualifié l'équipe de France. Et je savais que c'était la dernière fois que je mettais ce maillot.

J'ai arrêté ma carrière quand je voulais. Après Boulogne, je ne voulais pas finir sur une descente. Je dois aller à Nancy, il y a un mauvais épisode avec Alain Weisz, donc je décide de boucler la boucle à Cholet. Saison de merde : Laurent Buffard se fait couper, les Ricains n'en avaient rien à branler, pas investis. Ce club a besoin de nouveaux dirigeants, président, manager général. Et d'une nouvelle salle.

LA PIQUE À MARTIAL BELLON

Le basket est un milieu de requins et à la télé... c'est pas loin d'être pire ! Tu es susceptible de prendre des fléchettes dans le dos à tout moment. Mais je kiffe. À RMC, SFR, c'est une rédaction qui parle, gueule, chambre. Le lundi, j'ai radio à 21h, je suis dans les bureaux à 17h parce que je me régale à parler avec les gens. Et je n'ai jamais joué l'Euroleague mais je me rattrape en la commentant. Je vis un rêve : aller au Palau Blaugrana, commenter Olympiakós-Panathinaïkós....

J'ai été engagé pour mon franc-parler. Forcément, je dois froisser des gens. Quand Martial Bellon reprend Vincent Collet à Strasbourg et que je dis «Martial Bellon n'a pas de fierté, il a baissé son falzar», je sais qu'un jour, je vais commenter un match au Rhenus et qu'il m'attendra. Et il m'attendait. Il a fait exprès de traverser tout le terrain pour saluer David (Cozette), passer à côté de moi, je lui tends la main, il me regarde : «Moi, je n'ai

Deux ans à Boulogne-sur-Mer avant de revenir à Cholet, en 2015, pour finir sa carrière pro là où elle avait commencé.

pas de fierté ? Eh bien regarde, je ne vais pas te dire bonjour». Et il se barre. Depuis, on s'est expliqué, ça va super bien.

La saison dernière, j'ai fait une saison de N2 à Vanves, j'ai pris neuf fautes techniques. Avec mon pedigree, les adversaires ont l'impression de jouer LeBron James, font des prises à deux, à trois, je me fais sécher, les arbitres n'ont pas l'habitude, je m'énerve... Et il y a des arbitres

“NE PAS AVOIR CONTINUÉ AVEC NANCY ET NANTERRE APRÈS LE TITRE, ET DONC NE PAS AVOIR FAIT L'EUROLEAGUE EST UNE SOUFFRANCE. APRÈS NANTERRE, J'EN AI PLEURÉ DES JOURS ET DES JOURS.”

incompétents. L'un d'eux m'a dit : «C'est vrai, vous vous faites sécher Monsieur Brun, mais avec votre niveau, ça ne doit pas vous empêcher de marquer». Après trois techniques, tu passes en commission à la fédé. J'ai eu sept matches de suspension, j'ai pris une licence cette saison juste pour les purger. Je n'ai plus le temps de jouer. Par contre, pour commenter un match de Levallois à 20h30, je suis arrivé à 18h et j'ai fait des shoots en costume pendant une demi-heure. Quand je vais voir Vanves, à la mi-temps je suis comme les gosses qui se jettent sur le terrain pour tirer. Vu l'emploi du temps, jouer ne me manque pas. Mais je ne vais pas dire que je ne suis plus amoureux du ballon.»

Aujourd'hui consultant à SFR.

